

Edouard JAGUER  
24, rue Remy de Gourmont  
PARIS 19ème

Paris, le 10 décembre 1951

Cher Ami Laaban,

Depuis deux longs mois déjà, vous êtes de retour à Stockholm. Et sans doute ne pensais-je pas recevoir très tôt de vos nouvelles, puisque vous m'aviez dit que vous désiriez, avant de passer à l'ordre du jour, remettre en état vos affaires et votre santé.

Mais, par contre, il m'est pénible de penser que Fahlström, Meurisse et vous, êtes peut-être choqués de mon silence.

C'est que bien des choses se sont passées entre temps, sur lesquelles je n'ai pas jugé nécessaire d'informer mes amis avant de savoir moi-même ce qu'il convenait d'en penser et d'en faire.

Vous vous souvenez certainement de ce que, tant lors de notre première rencontre à Stockholm, que plus tard, d'abord au téléphone, puis au cours de notre fugue à Versailles, j'avais fait date auprès de vous de mon désir de rencontrer au plus tôt mes collaborateurs, Clarac et Serpan, afin de fixer le très proche avenir de "RIXES".

Bien qu'en ce temps-là déjà, l'attitude d'attentisme silencieux de mes "amis", jointe à certaines mises en garde contre leurs agissements, parvenues de l'extérieur, -et auxquelles, par conséquent, je ne voulus point accorder de crédit avant vérification- m'eussent fait me tenir sur mes gardes, j'évitai de vous conter mes soucis, d'abord parce que je n'avais encore aucune preuve, et que vous étiez à l'ami de Clarac depuis très longtemps, que c'était Clarac qui m'avait fait connaître à vous, et que j'aurais eu scrupule à gêner, par la révélation de "dissentiments" encore embryonnaires, votre premier séjour à Paris, dont nous nous étions fait une fête. Vous démeuriez chez Clarac. Je n'ai pas voulu vous gêner en aucune sorte.

Il est toujours malaisé de résumer en quelques lignes l'état dernier d'une situation, dont le développement s'étale sur plusieurs mois, voire, si l'on se réfère

à certain climat précurseur, sur plusieurs mois. Je vais cependant essayer de le faire, parce que je tiens à conserver votre amitié, et que vous m'en voudriez sans doute d'occulter, dans ma première lettre, tous les événements sur lesquels, de toutes façons, Clarac ne manquera pas de vous renseigner, mais imparfaitement pour ne pas dire plus.

Il se trouve que, de mon côté, je n'ai rien à cacher.

Je n'ai pas à vous rappeler comment il fut possible d'éditer "RIXES", et croyez bien qu'il ne m'en a pas coûté seulement sur le plan financier de jouer le rôle de mécène au sein du triumvirat, notamment parce que j'estimais avoir apporté autant, sinon plus dans le domaine des idées et dans celui de la recherche des concours extérieurs, que mes coéquipiers. Aussi bien, la plupart des idées développées en collaboration dans le "Présent Continu" d'abord, et dans l'"Inventaire en Forme d'Attitude" en second lieu, étaient mon apport personnel, et, comme je l'ai écrit à Clarac, puis à Serpan, seul, le manque de temps ou l'impression de manquer de temps, et une certaine paresse aussi, m'empêchèrent de mettre plus tôt ces idées en pratique et de les concrétiser dans une publication qui n'aurait certainement pas été très différente de ce qu'a été et sera encore "RIXES", à certains détails près qui m'opposèrent d'ailleurs incidemment aux deux autres et sur lesquels j'eus le bon esprit de céder.

Je ne vais pas vous donner, à nouveau, le détail de mes démêlés avec le sieur Boutin, petit capitaliste réactionnaire, imprimeur de la revue, démêlés aux termes desquels, pour éviter une nouvelle incursion de l'huissier représentant ce dernier, je dus, non seulement liquider la totalité de mon compte en banque, mais encore m'endetter d'une très grosse somme, sans que le plus fortuné de mes amis daigne seulement lever le petit doigt pour tenter de me venir en aide. Bien entendu, c'est de Serpan qu'il s'agit, puisque son traitement, non seulement s'équilibre, mais encore dépasse quelquefois le montant du mien. Comme Serpan le dit à l'époque: "Il n'avait jamais été question de cela". Mais il n'avait jamais été question non plus que je devienne commanditaire de la revue. Quant à Clarac, le seul qui eut pu avoir une influence heureuse sur notre créancier, il s'est bien gardé d'intervenir, se réservant ainsi une poire pour la soif.

Vint le jour où je me trouvais complètement démuné.

En effet, si aux yeux de Clarac et peut-être d'autres, j'ai pu apparaître comme suffisamment nanti pour dédaigner un tel coup du sort, il ne s'agit vraiment que d'une apparence. Je ne possède à peu près rien en propre. Je ne suis qu'associé minoritaire dans l'entreprise, bien petite d'ailleurs, de mes parents, qui ont eux-mêmes de lourdes charges, et par conséquent je ne puis prétendre, en un moment particulièrement difficile, à d'autres avantages que ceux représentés par mon traitement proprement dit: 70.000 frs par mois, et les cadeaux en nature, tout de même assez conséquents, mais difficilement monayables, que nous font nos parents. Ainsi de la voiture promise depuis notre mariage, au temps duquel ils ne purent faire plus que de m'installer dans un appartement, fraîchement confortable, mais franchement seulement. Je dois d'ailleurs vous dire que cette voiture me fut amèrement reprochée par mes "amis".

Donc, un jour, je dus placer Clarac et Serpan devant un dilemme: ou SUSPENDRE TEMPORAIREMENT NOTRE ENTREPRISE? ou TROUVER UN AUTRE MODE DE FINANCEMENT QUE CELUI EMPLOYE JUSQU'ALORS.

Ne barguignons pas. C'est à ce moment justement, et, bien sur, peut-être la proximité des vacances aidant, que mes amis jugèrent bon d'espacer leurs contacts avec moi.

PHAS Archives Edward James Jaguer  
Lorsque nous revinmes de vacances, j'attendis. J'attendis une semaine, puis un mois. Je vous laissais reparyir. Nul Clarac, Nul Serpan à l'horizon. Je cherchais à les joindre de différentes manières: téléphone, amis communs... Rien ne réussit, ou si peu.

Clarac me fit l'honneur de venir passer dix minutes en ma compagnie, un soir, au "Royal St Germain" dix minutes pendant lesquelles il ne fut question que de ses vacances, des nôtres, et de certaine intention qu'il nourrissait de quitter Paris pour Upsall, où il comptait se faire lecteur de Suédois (!?), et lorsque je tentais d'attirer son attention sur la nécessité qu'il y avait maintenant de nous rencontrer très vite avec Serpan, pour définir les possibilités de reprise de notre activité, soit sous la forme de "Rixes" soit sous une autre forme, je n'obtins de lui que la vague promesse d'un rendez-vous à échéance tout de même proche, puisqu'il s'agissait de la semaine suivante. Vous devinez la suite: Je n'eus pas de nouvelles. J'attendis en vain le coup de téléphone promis.

Entre temps, j'apprenais de différentes sources, d'abord que Clarac avait déclaré à certaines personnes, que "Rixes" ne paraîtrait plus. Puis que "Rixes" reparaitrait, mais sans moi. Que d'autre part encore, mes

bons amis cherchaient à mettre en oeuvre différents projets d'où je me trouvais semblablement exclu.

Ne voulant pas encore ajouter foi à ce qui pouvait n'être que des ragots, j'écrivis de longues lettres à l'un et à l'autre.

Que furent les réponses?

Pour Clarac, une lettre en forme de rupture, à la fois inaugurale et terminale, où il faisait état, (et c'est son seul argument) d'une soi-disant méfiance que j'aurais montrée à l'égard de mes co-rédacteurs, en leur demandant de signer avec moi, en juin, une lettre adressée à Boutin, et demandant à celui-ci de reconnaître: d'une part, que j'avais payé la totalité des frais d'édition de "Rixes" (je n'avais alors aucun reçu), et d'autre part, qu'il s'engageait à se déssaisir de tous droits sur cette revue, tant de son propre chef que dans le cadre d'une association (Boutin venait en effet de prendre un associé qui semblait fâcheusement disposé à notre égard, et qui était, par surcroît, le fils du Procureur de la République d'Angers);

D'abord, ce n'était pas très joli d'invoquer un tel argument vis-à-vis d'un homme qui lui avait donné des preuves d'amitié aussi grandes que celles que je lui avais témoignées. Et puis, à supposer que ledit argument puisse être considéré comme valable, comment expliquer, dans ce cas, le fait que ni Clarac ni Serpan n'en avaient fait état dans les lettres qu'ils m'avaient adressées entre juin et septembre, ni que Clarac ne l'ait mentionné comme motif éventuel d'un désaccord possible en cours de notre si "brève rencontre". Je crois d'ailleurs vous avoir montré une de ces lettres à Katarina.

J'ai dit "rupture terminale", car voici ce qu'il m'a écrit:

"Cette lettre tenant lieu de mise au point sur le plan des rapports strictement personnels, ne saurait avoir de suite, et celle que tu recevras dans les prochains jours, au nom des uns et des autres, ne saurait en avoir non plus".

Cette lettre m'a été adressée par Clarac le 27 octobre, nous sommes le 10 décembre, et je n'ai jamais reçue la lettre promise. Sans doute Clarac n'a-t-il groupé ni "les uns" ni "les autres".

Quant à Serpan, sa lettre fut un total pastiche de la mienne.

Je répondis à tous deux. Et je dois dire que si Serpan n'a accablé pendant plus d'un mois d'épîtres

aussi fastidieuses qu'insipides, ou la plus informe dilution et le plus épais brouillard tenaient seuls lieu de réponse à toutes les questions à lui posées, de Clarac, je ne vis plus jamais rien venir, même pas le "bref rapport sur les événements et décisions collectives" qu'il devait m'envoyer sous peu de temps; mais, de cela, je ne m'étonne pas, puisque personne ne pouvait cheminer en leur compagnie contre moi.

Un jour (prochain j'espère), je vous montrerai les lettres de Serpan. Ce n'est pas joli. Il poussa même l'audace jusqu'à mettre en doute dans ses lettres la sympathie que me portaient certains de nos amis communs, entre autres Collado, Hübner et Klüner, qui, depuis, ayant été informés, et pas seulement par moi, m'ont prodigué des preuves d'amitiés suffisamment conséquentes pour que je ne puisse pas les suspecter, sans malhonnêteté de ma part, d'y avoir failli un seul instant.

Je sais que vous êtes l'ami de Clarac et Serpan, et je ne voudrais pas que vous croyiez que je vous ai mis au courant de tout cela dans l'intérêt de briser certains d'amitié. Vous n'avez rien à leur reprocher, et il ne m'est jamais venu à l'idée que vos rapports avec eux puissent se trouver changés par cette malencontreuse histoire. Si je vous en ai accablé tout au long de ces pages, ce n'est pas non plus pour me disculper à vos yeux, car je n'ai pas à le faire, mais afin que tout soit net entre nous, étant donné les rapports qu'il nous sera donné d'avoir dans les mois qui vont suivre?

Je n'avais pas souhaité la rupture, mais, celle-ci étant devenue inévitable, et même ouvertement désirée sous des prétextes fallacieux, par Clarac et Serpan, pas un instant je n'ai songé - ce qu'ils cherchaient sans aucun doute - à quitter la scène. Et j'ai pensé, en tout état de cause, que, s'il appartenait à quelqu'un de continuer l'effort entrepris il y a deux ans, c'était bien à moi.

Mais je ne crois pas à l'aventure solitaire, et c'est encore avec deux co-équipiers que je vais essayer de redresser la situation.

Ces deux co-équipiers, vous les connaissez, l'un de fait, l'autre de nom. :

Noël ARNAUD, animateur des Editions de la Main à Plume pendant les années d'occupation. - Vous l'avez vu, vous connaissez ses textes actuels. Et je vous ai montré ses publications anciennes. Il vous est donc donné d'apprécier les deux pôles de sa recherche.

Karl-Otto GOTZ, animateur de "Meta" pendant les années de l'autre occupation? Pour mineure qu'elle puisse paraître à nos yeux, cette revue n'en témoigne pas moins d'un certain courage, face aux difficultés sans cesse grandissantes que notre ami rencontre dans une Allemagne divisée et réduite par les propagandes adverses.

Dont, "RIXES" devient "Méta-RIXES" ou plutôt "RIXES-Méta", car le format sera celui de "RIXES" et l'esprit qui présidait à sa rédaction continuera celui de "RIXES", avec certains apports indispensables, dont vous pourrez vous faire quelque idée par la désignation des collaborations qui lui sont déjà acquise. Nous savons déjà pouvoir compter sur: H ENEIN, SCUTENAIRE, BRYEN, SOULAGES, DOTREMONT, HUBNER, KLUNER, H ALPERN, BUREAU, BATTISTINI, CAPOGROSSI, BUCHHEISTER, H AGER, IORN, HAVHENNE, GEORGES, RIOPELLE, GOETZ, CHRISTINE, COLIADO, MATHIEU, SAM FRANCIS... et sans doute: H. ARP, PAUL MAYER, ARMEL GUERNE, MATTA, CH. ESTIENNE, SEIGIE, Raoul UBAC, Michel TAPIE, Francis BOUVET, Alain JOUFFROY, BACHELIARD, etc... Mais à qui bon s'étendre davantage, il ne s'agit pas de faire du prochain numéro une fiche de recensement.

En dehors de cela, ARNAUD et moi mettrons sur pied une collection d'ouvrages analogue à ceux que fit paraître "FRONT COMMUN" dont le premier volume à paraître comprendra trois textes d'un jeune poète Martiniquais, Charles CALIXTE, et trois lithos originales de Wilfrède LAM.

Ensuite, viendront, soit une plaquette commune de HUBNER et KLUNER, soit un recueil de poèmes de chacun d'entre eux, avec des illustrations de Francis BOTT, ou de Karl BUCHHEISTER. Et surtout, si vous êtes toujours d'accord pour le faire: un recueil de textes de LAABAN, auquel vous donnerez l'accompagnement plastique qui vous semblera plus sûrement en garantir la tonalité.

Enfin, une collection de monographies (Clarac et Serpan en font une de leur côté) sur laquelle je vous donnerai des précisions un autre jour, car nos amis HULPEN, OSTERLIN et KRILAND pourront y avoir leur place.

Le prochain numéro de "RIXES" doit paraître fin janvier ou début février. Il ne sera que temps. Il n'y aura pas de thème prédéterminé (les lieux exemplaires) car cette idée était de CLARAC, et à chacun son dû.

Tout naturellement, j'ai songé à vous pour le premier numéro à paraître. Je vous laisse la liberté totale du texte que vous voudrez bien nous faire parvenir, car si j'ai éprouvé un très vif intérêt à la lecture des "Trois Hypostases", et si j'aimerais par conséquent que vous exerciez à nouveau votre verve de la

même façon sur un tout autre sujet, il serait peut-être préférable, du simple point de vue du lecteur, que ce soit cette fois un poème de LAABAN qui soit publié (ou deux poèmes, mais l'un en Français, l'autre en Allemand ou... en Estonien).

Je suis confus de vous avoir inflité un tel pensum. J'espère que mes prochaines lettres seront à la fois plus lapidaires et plus lisibles, mais nécessité fait loi.

Je dois maintenant vous demander, mon cher LAABAN, de m'écrire bien vite, afin que mes amis et moi sachions si nous pouvons compter sur votre collaboration pour le prochain numéro, car le sommaire doit en être définitivement fixé d'ici une quinzaine de jours, et si les textes ne manquent pas, je vous ai déjà dit quel prix j'attacherais à votre concours. De même pour les livres, c'est à peine moins pressé.

Je sais que vos propres soucis ne vous laissent que d'infimes loisirs, mais une lettre de vous, même courte, me ferait un immense plaisir.

Je ne vous ai pas encore parlé de votre santé. Mais c'est justement parce que j'espère que ces méchantes lésions se font un peu moins tracassières, et qu'en tous cas, elles ne vous empêcheront pas, l'année prochaine, de revenir nous voir, plus longtemps cette fois, et dans une atmosphère complètement détendue.

Bien amicalement,  
en attendant d'une prochaine lettre,

P.S.- Noël ARNAUD qui vient lui-même d'être gravement malade, se joint à nous pour vous adresser ses meilleures amitiés.

J'écris à FAHLSTROM et à MEURISSE par un prochain courrier. Pour ce dernier, je prendrai la liberté de lui écrire à votre adresse, car, dans ce tumulte, j'avoué à ma courte honte, que je ne sais plus ce que j'ai fait de la sienne.

Si vous voyez quelque autre collaboration intéressante parmi les poètes et peintres Suédois, vous avez carte blanche. Je pense, par exemple, à Kriland.